

Fleurs de Prime

Par M. PIERRE BAYROU

(A Jean Rostand).

Dans les jardinets de nos causses, dont la *clédo* barre *lou pas* et qu'interdit aux raids de la volaille une murette de pierres sèches (quelquefois aussi un treillis métallique en haillons, affaissé, gondolé, à ventres mous, retenant sa décrépitude à quelques clous rouillés sur des piquets branlants) — dans ces minuscules horts contigus aux maisons, aux pâtus, aux coudercs, quelles fleurs traditionnelles s'épanouissent maintenant ? Le violier, toujours et partout, jaune clair ou velours sombre, âme rude pourrait-on croire, ou d'une charme grêle et simplet : mais tous les ans le même délice déchire, à retrouver, imprévue toujours comme à la première rencontre, la suavité de son arôme, dont l'essence sort à la fin de l'odeur brute, d'abord grasse, un peu sucrée. « La flor del violher », signe de ralliement des cathares albigeois, la rustique fleur des murailles. Déjà, au creux des rosettes qui terminent les rameaux, vois-tu ces grains bruns, dur pressés, en petites mamelles ? Demain en sortiront les corolles, comme des flots de rubans. Penche la tête alors, ferme les yeux, écoute : jamais plus magique chant est-il sorti pour toi d'un parfum de fleur ? Dans les brumes du passé, là-bas, au plus loin de l'enfance, ne vois-tu pas...

« surgir du fond des eaux le regret souriant ? »

Le très doux, le très bon, le naïf violier...

Et encore, sous l'auvent de *l'oustal*, sur le parapet du balet, plantée dans son oule fêlée ou sa marmite hors d'usage dont l'anse pend en sautoir sur le ventre d'émail bleu — quelle plante, en ce moment, partout, rapportée de la dernière foire dans sa motte de terre enveloppée d'une feuille de chou, quelle petite amie est en train d'adopter la bonne terre rouge, fine, beurrée d'un gâteau de fumier de brebis ? Le basilic, la plante au

nom royal qu'une immémoriale amitié unit aux hommes de chez nous, *lou basèli*, dont Perbosc chantait autrefois le mélancolique mystère :

« Lou pouts a milanta annadas.
Ah ! las amours, quantos soun
Dount a vist l'espélissoun ?...
Mas amours s'en sou'n anados.

Cado annado, segoun l'us,
Planté lou noulén basèli :
Din moun cor oun moun mal cèli,
Las amours flouriran plus... »

(Il a mille ans, le puits.
Ah ! les amours, combien sont-elles
Dont il a vu la floraison ?
Mes amours s'en sont allées...)

Chaque année, selon l'usage,
Je plante l'odorant basilic :
Dans mon cœur, où mon mal je cache,
Les amours ne fleuriront plus...).

Lou basèli : traditionnel, amical, magique encens ; alliance de fleur à homme contre les hasards d'un commun destin ; solide appui que prend notre âme sur un être chétif et un fuyant parfum.

Mais où est-elle, *la fabrégé* de jadis, le basilic à larges feuilles, *l'ocymus oriental* ? Je ne l'ai rencontrée qu'une fois, il y a bien longtemps, dans le jardin d'une maison du Bosc. Quelle mélancolie à retrouver cette abandonnée que l'homme oublie pour sa sœur plus grêle, plus gracieuse peut-être et aussi, il faut le dire, au parfum plus exquisément délié, plus puissant en sa finesse, plus fertile en évocations ?

* * *

« Des tulipans ? Mais vous en avez là, par le Calvaire. Vous voyez cet oustalou ? Eh bien, un peu à gauche, au-dessous de ces baumes qui luisent : nous allons en chercher, je me rappelle, quand nous étions petits »...

Ainsi me renseignait un jour Marcelin Laborie, dit le Guintou, mon ami vénéré, mon vieil ami perdu. Il me montrait du doigt la pente de Pech-Dach, du haut de quoi, il y a maintenant un peu plus de trois siècles,

Louis XIII regardait, admiratif et courroucé, nos ancêtres huguenots, et parmi eux les femmes mêmes, combattre héroïquement pour la défense de leur ville...

Lou tulipan, la *tulipe-œil-de-soleil* ! En effet, très exactement au lieu dit, je trouvai trois pieds de la noble fleur : calice écarlate, lavé de verdâtre en dehors, orné au-dedans d'un œil jaune cerné de noir. Soixante ans au moins, par conséquent, que son bulbe têtue s'enfonce un peu plus tous les ans, par un phénomène inexplicable et bien connu (ce qu'on peut dire d'ailleurs de tout ce que nous voyons et de tout ce que nous sommes), bien connu surtout dans les plaines garonnaises, où la tulipe œil-de-soleil pullule en terre forte, inexpugnable, hors d'atteinte des socs et chaque année plus profondément enfouie.

Mais comment nous est-elle venue, cette étrangère, orientale au rouge turban, qui s'est mise à proliférer avec tant de fougue dans l'alluvion languedocienne, au début du siècle dernier ? Et pourquoi chez nous au contraire pratique-t-elle ce rigoureux malthusianisme ? La famille qu'elle a fondée tenacement s'agrippe au roc. Mais le hasard qui un jour en a jeté la première graine dans une fissure propice ne s'est jamais renouvelé. En mille autres points sans doute se rencontreraient pourtant, groupées en conjonctures pareilles, de semblables « conditions ». Semblables pour notre esprit peut-être, non pour la graine ou le bulbe vivants, qui ont manifestement leurs raisons, que notre raison ne sait pas... Mais il est toujours là-haut, le pourpre tulipan. Fidèlement, tous les avrils, il y rallume sa flamme. Fidèle moi aussi, je vais la revoir chaque année : toujours aux mêmes lieux, elle veille au-dessus des hommes.

Bien d'autres plantes, on ne sait pourquoi assez rares et exclusives dans leurs goûts, gardent même fidélité aux lieux qu'elles ont choisis : enracinement opiniâtre de la *leuzée conifère* par exemple, ou bien de l'arabette tourette, que j'ai trouvées très exactement aux lieux mêmes que signale, dans un ouvrage vieux d'un siècle, le botaniste Lagrèze-Fossat : « ...sur le rebord, dit-il, de l'excavation du Roc de Deymié » ; ou encore : « ...trouvée une seule fois, à l'entrée d'une grotte, au pied du Roc d'Anglars ». Inoubliables émotions de mes

jeunes années ! J'herborisais déjà à longueur de jour, sur nos causses, avec cette passion qui n'a cessé de croître en force, de gagner de proche en proche toutes les régions de ma vie, montant du cœur à la pensée et retournant au cœur pour l'alléger et l'enrichir. Quelle joie lorsque, à cent ans de distance, retrouvant les mêmes plantes exactement aux mêmes lieux, je prenais contact, par-dessus l'abîme du temps, avec une autre âme, toujours vivante, attentive comme la mienne à toutes les formes de la vie, troublée des mêmes mystères, curieuse des mêmes secrets, chaude surtout du même amour !

* * *

« Quand le vent joue avec les foins », dit Rollinat. C'est l'heure aussi, là-haut, dans les pâtis d'Anglars, sur les pelouses où finissent de s'éteindre les potentilles du printemps, que le bon vent creuse ses houles dans la vivante soie des stipes, *lou saouto-poul* à l'explicable nom, mais que certains appellent encore *pénachouls*, ce qui perpétue peut-être le *pennata* latin, dont Linné a fait son épithète si juste : *stipa pennata*, la nomme-t-il. Les pénachouls de juin, sur les croupes du Deymié, dans les grèzes d'Anglars... (mais la plante n'est pas intraitablement exclusive : tout son sol calcaire lui est bon, pourvu qu'il soit aride et méprisé des hommes : aussi la trouve-t-on encore dans les friches « tertiaires » de Lavaurette, avec leurs rochers mous, plâtras exsangues et blafards.

Au commencement de l'été, donc, *lou saouto-poul* dégage de leurs gaines ses aigrettes démesurées. Et leur pinceau étroit s'infléchit au vent, souple, svelte, moiré. Il faut deux semaines encore avant que s'épanouisse leur panache, que s'éteignent aussi leurs reflets de soie. C'est alors qu'on vient les cueillir pour en composer de gros bouquets ronds, en perruques pâles et floues. D'abord les enfants en jouent : lancés en l'air — si légers ! — ils retombent sur leur base, le faisceau plus lourd des arêtes. Et puis ils vont décorer, bien assis sur leur socle, et d'année en année plus empoussiérés et pâlis, la cheminée ou la commode de la chambre, à côté du *rampan* de laurier ou — souvenir

d'une lointaine *boto* — d'un bouquet de fleurs d'étoffe, dans sa collerette de papier gaufré. Un raffinement, en honneur çà et là, consiste à les faire passer, une fois mouillés, dans les cendres chaudes du foyer. Et quel jaune inattendu, d'un canari luisant, indélébile par surcroît, quand on les retire de l'âtre !

Mais sait-on, mes compatriotes savent-ils que nos pénachouls, autrefois, importés à la Cour de France par un aventurier de Saint-Antonin, connurent la gloire, là-haut, dans Paris la grand'ville aussi bien qu'à la Cour ? Et que la reine elle-même, Marie-Antoinette en personne, répandit éphémèrement (ainsi passe la gloire des modes) la vogue du saouto-poul, pour orner de touffes et d'aigrettes les monuments capillaires de ces dames du temps jadis ?

Avril 1957.
